

Article

« Le voyage de Radisson et Des Groseilliers au lac Supérieur, 1659-1660 : un événement marquant dans la consolidation des relations franco-amérindiennes »

Martin Fournier

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 52, n° 2, 1998, p. 159-187.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/005421ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

LE VOYAGE DE RADISSON ET DES GROSEILLIERS AU LAC SUPÉRIEUR, 1659-1660: UN ÉVÉNEMENT MARQUANT DANS LA CONSOLIDATION DES RELATIONS FRANCO-AMÉRINDIENNES

MARTIN FOURNIER

Célat

Université Laval

RÉSUMÉ

Les récits de voyage de Radisson, redécouverts dans les archives anglaises et publiés pour la première fois en 1885, contiennent un grand nombre d'informations précises et souvent exclusives sur les premières relations diplomatiques et commerciales que nouèrent les Européens et les Amérindiens, dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Des recherches récentes mettent en évidence l'expertise de Radisson sur cette question et réhabilitent l'essentiel de son témoignage, qui avait été plutôt négligé jusqu'ici par les historiens. Cet article présente la stratégie que déployèrent Radisson et Des Groseilliers lors du voyage pionnier qu'ils accomplirent ensemble au lac Supérieur, en 1659-1660 (quatrième récit de voyage de Radisson) et donne un aperçu des conclusions riches et nuancées qu'il est possible de tirer du témoignage de cet acteur et témoin privilégié, concernant les relations *non missionnaires* que développèrent les Français et leurs partenaires amérindiens après la dispersion des Hurons et la fin du monopole jésuite en territoire autochtone, en 1650.

ABSTRACT

Radisson's travel narratives, rediscovered in English archives and published for the first time in 1885, contain many precise and often exclusive details about the first commercial and diplomatic relations between Europeans and native Americans in the second half of the 17th century. Recent research have revealed the extent of Radisson's expertise on these matters and has rehabilitated much of his account, which historians have tended to ignore until recently. This article presents the strategies that Radisson and Des Groseilliers put forth on their early trip to Superior Lake, in 1659-1660 (the fourth narrative of Radisson), and shows the rich and subtle conclusions we can draw from his testimony, in particular on the non missionary relations that developed between the French and their native partners in the fur trade, after the destruction of Huronia in 1650.

Grâce au récit autobiographique de Radisson, redécouvert dans les archives anglaises et publié pour la première fois à Boston par Gedeon D. Scull, en 1885, les voyages de traite et d'exploration qu'ont

[1]

accomplis Radisson et son beau-frère Des Groseilliers dans les Grands Lacs et à la baie d'Hudson, entre 1654 et 1685, sont aujourd'hui bien connus et font partie de l'histoire de l'Amérique du Nord. Malheureusement, ces six longs récits de voyage, qui livrent une grande quantité d'informations précises, ont été peu utilisés jusqu'ici par les historiens québécois. Le jugement qu'ont porté des figures marquantes comme François-Xavier Garneau et Lionel Groulx sur Radisson, en le traitant de débauché et de traître à la nation française dans les années 1940-1950, semble avoir exercé une influence durable¹. Même les historiens canadiens-anglais et américains, qui ont toujours fait preuve de plus d'intérêt pour cette source, y ont surtout puisé des renseignements utiles à leur démonstration, sans guère étudier le témoignage lui-même, dans ses aspects personnels, sa trame singulière et les circonstances de sa production, bref sans l'analyser en profondeur ni le contextualiser².

Un témoignage dense, habile Plus près de nous, les historiens et les ethnohistoriens qui ont consulté Radisson, comme Roland Viau, Richard White, Bruce G. Trigger, Marcel Trudel ou Lucien Campeau, l'ont fait avec beaucoup de réserve, voire avec une certaine indifférence. Pas plus que ses prédécesseurs, Trigger ne contextualise le témoignage de Radisson³, Trudel et Campeau gardent constamment leurs distances⁴ et Viau fait montre de prudence chaque fois qu'il lui

1. Diane Guillet, *Les «Radisson» de l'historiographie revus et corrigés*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1997, 7 et 14-15.

2. Des auteurs comme Harold Innis, Donald Creighton, William L. Morton, William J. Eccles, et d'autres, entre 1930 et 1970.

3. La sélection d'informations qu'a faite Trigger s'avère parfois si hors contexte qu'elle paraît tendancieuse. Lorsqu'il commente par exemple le sort des captifs hurons en Iroquoisie après 1650, il met de côté les commentaires les plus durs de Radisson sur l'extrême cruauté de certains Iroquois, pour ne retenir que des cas plus favorables, alors que Radisson commente le climat morbide qui règne sur tout un village; Bruce G. Trigger, *Children of Aataentsic* (Montréal, McGill-Queen's University Press, 1976), 2: 830-831, et Pierre-Esprit Radisson, *Voyages of Peter Esprit Radisson, Being an Account of His Travels and Experiences Among the North American Indians, From 1652 to 1684* (London, Gedeon D. Scull, dir., Peter Smith, 1943 [1885]), 120-122.

4. Trudel demeure le plus sceptique et qualifie le témoignage de Radisson de «document très difficile à interpréter», au point qu'il préfère retracer les voyages de 1654-1656 et de 1659-1660 à partir des *Relations* et du *Journal* des jésuites plutôt que du témoignage de Radisson (une seule référence contre quatorze dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, III: *La seigneurie des Cent-Associés*, 2: *La société* (Montréal, Fides, 1983), 232-237. Campeau est moins sévère puisqu'il tient compte du témoignage de Radisson: «Radisson a laissé un récit de son séjour à Gannentaha. Il l'a rédigé longtemps après l'événement. Il y est assez confus, fait quelques erreurs, [...] peut facilement être le jouet de son imagination. Et il n'en manquait pas! [...] Nous tiendrons compte de son témoignage.» Lucien Campeau, *Gannentaha, première mission iroquoise (1653-1665)* (Montréal, Bellarmin, 1983), 33.

fait explicitement référence⁵. Quant à White — dont Radisson corrobore la thèse qu'il a présentée dans son *Middle Ground*, en 1991 —, il est étonnant qu'il n'ait pas vérifié la biographie sommaire et la chronologie douteuse proposées par Adams en 1961, et il est encore plus étonnant qu'il ait complètement escamoté les importantes cérémonies d'alliance auxquelles Radisson et Des Groseilliers ont participé en 1660. Cette grande Fête de la mort algonquienne a pourtant constitué un moment fort dans l'apparition de ce qu'il a appelé le *middle ground*, ce nouvel amalgame culturel, ce nouveau mode de vie franco-amérindien qui émergea progressivement de la fréquentation et des échanges entre les deux grands partenaires de la traite des fourrures dans les Grands Lacs⁶.

Des recherches récentes et le travail cumulatif d'une dizaine d'historiens permettent d'établir aujourd'hui avec précision la chronologie des voyages de Radisson et Des Groseilliers et confirment la justesse d'un très grand nombre d'informations que contiennent ces récits⁷. Il est certain qu'en son temps, Radisson a joué à plusieurs reprises un rôle d'informateur et que ses récits ont été rédigés en bonne partie dans la perspective d'informer certaines personnes déjà bien renseignées sur l'Amérique, comme je le démontrerai brièvement dans un instant. Je crois donc que le témoignage de Radisson a été généralement sous-évalué et sous-utilisé par les historiens, car il livre plusieurs informations exclusives sur la période charnière qui suit immédiatement la destruction de la Huronie⁸. Il éclaire les aspects commerciaux, psychologiques, sociologiques et géopolitiques des toutes premières relations que les Français ont nouées avec des Amérindiens des Grands Lacs et de la baie d'Hudson. Les récits de

5. Compte tenu de la mauvaise réputation de Radisson, la prudence de Viau est manifeste: «au dire de Pierre-Esprit Radisson...», «il arriva même à une occasion, selon Radisson...». Viau se retient d'y référer dans le corps de son texte (trois fois seulement sur une douzaine de références) et le confine de préférence dans les notes. Roland Viau, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes* (Montréal, Boréal, 1997), 318 p.; la pagination réfère cependant à sa thèse de doctorat, Université de Montréal (anthropologie), 1994, 161 et 226.

6. Richard White, *The Middle Ground* (Cambridge, Cambridge University Press, 1991), 5-9; Arthur T. Adams, *The Explorations of Pierre Esprit Radisson* (Minneapolis, Ross & Haines Inc., 1961).

7. En le confrontant aux sources hollandaises, françaises et anglaises pertinentes ainsi qu'aux connaissances ethnologiques et anthropologiques récentes sur les Amérindiens, le témoignage de Radisson apparaît fidèle et perspicace. Les historiens qui ont le plus contribué à l'étude de Radisson sont surtout Grace Lee Nute et Arthur T. Adams, E. E. Rich, Marcel Trudel et Germaine Warkentin.

8. Notamment sur le climat social et psychologique qui régnait dans les villages iroquois dans les années 1650, un sujet que les jésuites ont abordé avec précautions et retenue dans leurs *Relations*. Radisson a passé plusieurs mois chez les Agniers et les Onnontagués; il raconte ces expériences dans ses deux premiers récits de voyage.

Radisson offrent aussi une gamme complète d'informations sur les aspects concrets des relations franco-amérindiennes: les déplacements, l'approvisionnement en nourriture, les négociations, la crainte et l'agressivité en périodes de conflits, les réjouissances après la chasse et le combat, les altercations amicales et même l'influence du temps sur les activités et le moral des voyageurs. Enfin, ces récits possèdent le rare mérite de poser un regard neutre sur les Amérindiens, que Radisson connaissait bien et dont il apprécia longtemps la compagnie⁹.

Le témoignage de Radisson complète les *Relations* des jésuites parce que ces derniers ne parlent à peu près jamais de commerce; il complète aussi Nicolas Perrot qui propose une histoire plus générale des enjeux et des conflits amérindiens dans la région très peuplée du lac Michigan, alors que Radisson parle surtout d'Iroquoisie, du lac Supérieur et de la baie d'Hudson; il complète enfin La Salle, qui ne s'attardait guère aux proximités, aux partages et aux influences mutuelles entre les Amérindiens et les Blancs qui l'entouraient, dans une région située encore plus au sud. En s'appuyant sur ces trois sources, Radisson nous permet d'étudier plus à fond cette période et d'envisager de manière plus globale la dynamique complexe des premières relations qu'ont nouées les Européens et les Amérindiens des Grands Lacs, dans les années 1650: il fournit des renseignements sur ses intentions et ses stratégies, il rapporte précisément les réactions, les prises de position et parfois même les motivations des Amérindiens, et il décrit la vie quotidienne qu'il partagea avec eux.

Radisson possède de plus le merveilleux défaut de présenter plusieurs épisodes de manière quelque peu désordonnée et très étendue, plurielle ou multidimensionnelle. Lorsque Radisson raconte par exemple le départ des cinquante Français de Gannentaha, la mission fondée par les jésuites chez les Iroquois onnontagués, il exprime d'abord son opinion sur les rumeurs qui couraient, sa perception de la menace iroquoise; puis il explique la stratégie des Français et le réseau d'informateurs qui leur permet de suivre les discussions iroquoises, de même que la manière dont ces informateurs obtiennent leurs renseignements; il précise aussi les valeurs et les habitudes amérindiennes sur lesquelles repose la stratégie des Français; enfin, il raconte en détail le comportement et les interac-

9. Après plus d'un an de captivité chez les Iroquois, Radisson s'était réellement intégré à sa communauté et il avait développé de bonnes relations avec plusieurs Iroquois: «Friends, I must confesse I loved those poore people entirely well» et il continua d'entretenir des relations étroites avec d'autres compagnons de voyage autochtones: «I was so curious that I inquired my dearest friends the name of this streame», Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 87 et 188.

tions des uns et des autres pendant le banquet gargantuesque qui précéda le départ, puis la discussion qui opposa deux pères jésuites à quelques Français plus agressifs qui désiraient massacrer les Iroquois endormis, ou du moins tenir le fort de Gannentaha jusqu'à ce que des alliés autochtones ou des renforts français les rejoignent (un renseignement exclusif). Le point de vue de Radisson sur la mission de Gannentaha est riche et perspicace parce qu'il partageait son temps et ses activités entre les Français et les Amérindiens, parce qu'il n'assumait aucun poste d'autorité parmi les Français et qu'il était ouvert et bien renseigné sur les deux pôles de la situation à Gannentaha: les Iroquois et les Français.

Souvent, Radisson établit des rapports entre ce qu'il fait, ce qu'il pense et ce qu'il ressent: «we went along the coasts, which are more delightfull and wouderous, for it's nature that made it so pleasant to the eye, the sperit, and the belly¹⁰»; ou entre lui, l'individu, et les attentes de son milieu, de ses supérieurs, comme les jésuites lors de l'expédition à Gannentaha ou ses parents adoptifs iroquois lorsqu'il passa 18 mois chez les Agniers, en 1653, après qu'ils l'eurent capturé près de Trois-Rivières puis torturé, et enfin adopté pour qu'il devienne un des leurs. Les quatre premiers récits de voyage sont d'une facture très particulière parce qu'à Londres, en 1667 ou en 1668, quand Radisson les consigna par écrit, il avait très peu d'expérience de la rédaction écrite, bien stylée et bien ordonnée, selon le modèle des jésuites et d'un grand nombre d'auteurs du XVII^e siècle qui séparaient leurs textes en sujets, en thèmes ou en régions. Radisson a consigné ses connaissances et ses expériences de vie sous la forme d'un long récit truffé de commentaires et de renseignements divers sur ce qu'il raconte, souvent comme en aparté. Son témoignage est donc non seulement l'un des seuls laissés par un «coureur de bois», au XVII^e siècle, avec ceux de Nicolas Perrot et de Cavalier de La Salle (à la rigueur), mais il est également celui qui touche le plus d'aspects des relations euro-amérindiennes; il est le plus spontané, le plus éclaté, celui qui juxtapose le plus grand nombre d'informations sur un même événement, sur son contexte et sur la perception de l'auteur. Ces caractéristiques constituent un avantage important dans la perspective contemporaine d'analyse textuelle.

Les succès remportés par Radisson comme coureur de bois et les récits qu'il a laissés de ses expériences interculturelles indiquent qu'il partagea la vie de plusieurs communautés amérindiennes pendant de longues périodes de temps. Il a voyagé, chassé, commercé et guerroyé avec les Amérindiens. Il a apprécié leur compagnie et s'est senti par moments soli-

10. *Ibid.*, 189.

daire de leurs objectifs, de leurs besoins, de leurs points de vue, avant de s'établir en Europe en 1665. Sa longue expérience de vie avec les Amérindiens confère à son témoignage une grande valeur et une grande fiabilité sur un phénomène difficile à saisir: le développement des relations d'alliance et de commerce entre les Français et les nations algonquiennes des Grands Lacs, dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

UN TÉMOIGNAGE DENSE, HABILE ET QUELQUE PEU DÉROUTANT

L'objection la plus courante concernant la fiabilité des propos de Radisson touche au troisième voyage qu'il dit avoir fait en compagnie de Des Groseilliers aux lacs Michigan et Supérieur, en 1654-1656, et le bref récit qu'il fait de son passage à la baie James, en 1660. Or, Radisson et Des Groseilliers n'ont pas pu faire ce voyage à la baie James, faute de temps, et nous avons la preuve que Radisson n'a pas fait le voyage de 1654-1656 — ce qu'il confirme d'ailleurs lui-même, quoique discrètement, au début de son troisième récit: «my brother who the yeare before came back from the lake of the Hurrons *with other french*¹¹». Il faut comprendre que Radisson et Des Groseilliers, lorsqu'ils quittèrent la Nouvelle-France en 1662 pour réaliser leur projet de traite à la baie d'Hudson, devaient insister sur la compétence et la cohésion de leur équipe, de leur duo, et maximiser leur expérience et leurs succès communs. Ils augmentaient ainsi leurs chances de trouver du financement pour leur projet, d'abord auprès des marchands de Boston, en 1663, où ils étaient de purs inconnus et, par la suite, auprès des aristocrates et des bourgeois de la cour d'Angleterre, où ils étaient également des inconnus. Mais cette fausse prétention stratégique ne signifie pas que l'ensemble du troisième récit soit un tissu de mensonges ni que la mise en récit des informations qu'ils possédaient sur la baie d'Hudson, par l'entremise de leurs alliés cris, relève de l'imaginaire. L'épisode de la baie d'Hudson donne au contraire une bonne idée des informations amérindiennes nombreuses et précises sur lesquelles reposait leur projet. Quant au récit du troisième voyage, une analyse serrée confirme la très probable exactitude de ce qui y est raconté, soit l'expédition aux lacs Michigan et Supérieur que firent Des Groseilliers et un autre Français demeuré anonyme, pour reprendre contact avec les partenaires commerciaux des Français et relancer l'ancien réseau de traite des Hurons¹². Radisson rapporterait donc ici ce que Des

11. C'est moi qui souligne; *ibid.*, 134. Radisson signe en effet deux documents notariés (greffe Audouart) à Québec, les 2 et 7 novembre 1655.

12. Pour les détails de cette analyse, voir ma thèse intitulée *Les quatre couleurs de Radisson. Explorer aujourd'hui le XVII^e siècle*, Université Laval (histoire), 1998, chapitre 4.

Groseilliers lui a raconté¹³, d'une manière certes assez confuse, mais tout de même cohérente quant à la suite des étapes et des déplacements, et très vraisemblable quant aux lieux et aux populations visités¹⁴. Malgré le manque de cohésion d'ensemble de ce troisième récit, on y décèle le même souci de précision qui caractérise toute la production écrite de Radisson.

Pourquoi parler de précision quand la perception courante insiste plutôt sur le contraire¹⁵? C'est que Radisson a consigné ses premiers récits en réponse aux besoins spécifiques qui entouraient la formation de la *Hudson's Bay Company* et le financement des premières expéditions vers la baie d'Hudson — expéditions encore infructueuses au moment où il termina ses récits, en juin 1669¹⁶. Or, six des dix-huit premiers actionnaires de la *Hudson's Bay Company*, les plus actifs dans les premières années, faisaient également partie de la *Royal Society* alors à ses débuts, dont Peter Colleton, qui accueillit et hébergea Radisson et Des Groseilliers la seconde année de leur séjour en Angleterre, le prince Rupert, dans la résidence duquel les deux Français ont également séjourné, et surtout James Hayes, le secrétaire du prince Rupert, qui soutenait activement les deux explorateurs et travaillait avec énergie à la mise sur pied de la Compagnie de la baie d'Hudson, en même temps qu'à la consolidation et au rayonnement de la *Royal Society* dont il était l'un des membres fondateurs (mai 1663), et un membre du conseil d'administration (novembre

13. Ou il copie peut-être les cahiers de notes de Des Groseilliers, qui n'ont jamais été retrouvés: «My brother [Des Groseilliers] lost his booke of annotations of the last year of our being in these foraigne nations», Radisson (Scull, dir.), 167.

14. La narration du troisième voyage de Radisson est certes plus maladroite que celle des cinq autres récits, mais la chronologie, saison après saison, est cohérente. La troisième année fictive de ce voyage est résumée en à peine quinze lignes et ne contient aucun événement significatif. L'itinéraire que suivirent Des Groseilliers et l'autre Français prête à discussion, bien sûr, mais les sources et les historiens s'accordent sur l'essentiel: le très grand nombre de nations algonquiennes réfugiées autour de la baie Verte que rencontrèrent ces deux Français, et la rencontre de Saulteux et de Cris sur la rive sud du lac Supérieur. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 134-159; les *Relations* des jésuites; Lucien Campeau, *op. cit.*; Denys Delâge, *Le pays renversé* (Montréal, Boréal Express, 1985); Bruce G. Trigger, *op. cit.*

15. Une analyse détaillée du témoignage de Radisson et des différents manuscrits connus a été entreprise récemment par Germaine Warkentin, de l'université de Toronto. Madame Warkentin arrive à des conclusions semblables aux miennes sur la qualité et la fiabilité du témoignage de Radisson. Germaine Warkentin, «Discovering Radisson: a Renaissance Adventurer Between Two Worlds», dans J. S. H. Brown et E. Vibert, dir., *Reading Beyond Words: Contexts for Native History* (Peterborough, Broadview Press, 1996), 43-70; «Radisson's Journals: an Editorial Puzzle», communication présentée à la *Hakluit Society* (Londres, Angleterre, 23 novembre 1996), dont j'ai obtenu copie.

16. «I hope to imbarke myself by the helpe of God this fourth yeare [après son arrivée en Angleterre], & I beseech him to grant me better successe then I have had hitherto»; Radisson apparait peu après pour la baie d'Hudson, fin juin 1669; Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 245.

1667)¹⁷. À la fin des années 1660, Hayes assistait à presque toutes les réunions hebdomadaires de la Société et il participait activement à la campagne de souscription qui avait pour but la fondation d'un collège où serait enseignée la «nouvelle philosophie» que prônait la Société¹⁸. Comme c'est également James Hayes qui paya «for translating a Booke of Radisons¹⁹», également en juin 1669 — la référence d'archive qui nous permet de relier les récits de Radisson à une personne et à un milieu précis — et que c'est encore à Hayes que le conseil d'administration de la Compagnie demanda de restituer les cinquième et sixième récits de voyage de Radisson, écrits en 1684 et 1685, pour qu'ils soient conservés dans les bureaux de la Compagnie²⁰, il est clair qu'un lien direct existait entre Hayes et les écrits de Radisson, de même qu'il existe un lien significatif et réparable entre l'esprit de la *Royal Society* et son témoignage.

Rappelons que les membres de la Société avaient obtenu du roi d'Angleterre que tous les capitaines au long cours aient désormais l'obligation de tenir un journal de bord quotidien, où ils devaient consigner des observations factuelles, comme la latitude et la profondeur de l'eau, la vitesse et la direction des courants, de même que des commentaires généraux sur le déroulement du voyage, les événements qui ponctuaient le trajet, les populations qu'ils rencontraient, etc. Les membres de la Société, très intéressés par les voyages d'exploration, assistèrent en février 1664 à une conférence sur les voyages du capitaine Thomas James à la baie d'Hudson, en 1631-1632, jusque dans la baie qui porte aujourd'hui son nom. De plus, certains membres de la Société comptèrent parmi les premiers intéressés au projet de traite et d'exploration que proposaient Radisson et Des Groseilliers aux Anglais, et prirent bonne note de leur arrivée à Londres en décembre 1665. Enfin, à l'exemple d'une cinquantaine d'autres capitaines entre 1662 et 1670, le capitaine Zachariah Gillam dut répondre à vingt-deux questions que lui avait soumises le secrétaire de la Société, Henry Oldenburg, à son retour de la baie d'Hudson, en 1669²¹.

17. R. P. Stearns, «The Royal Society and the Company», 8-11; Fulmer Mood, «Adventurers of 1670», 49, *The Beaver*, Outfit 276, (Hudson's Bay Company, London, June 1945).

18. Thomas Birch, *The History of the Royal Society of London, for Improving of Natural Knowledge from its Rise, a Facsimile of the London Edition of 1756-57* (New York and London, Johnson Reprint Corporation, 1968), 2: 60-390.

19. E. E. Rich, dir., *Minutes of the Hudson's Bay Company 1671-1674* (London, The Hudson's Bay Record Society, 1942), 171.

20. HBC Archives, A/8, 44d, dans Germaine Warkentin, «Radisson's Journals: an Editorial Puzzle», *loc. cit.*, 17.

21. Les questions et les réponses furent lues devant les membres de la Société le 19 mai 1670. Des Groseilliers et Radisson qui avaient alors plus d'expérience que Gillam sur les questions autochtones et l'environnement de la baie d'Hudson ne furent apparemment pas interrogés.

La *Royal Society* était à l'avant-garde des courants intellectuels de son époque et ses membres s'opposaient autant à Descartes qu'aux «anciens» — Aristote et autres auteurs grecs et latins qu'on enseignait toujours dans les universités —, dans la mesure où Descartes promouvait et utilisait lui aussi une méthode essentiellement «mentale», logique et théorique, qui rappelait aux penseurs et bricoleurs pragmatiques de la Société les égarements des scolastiques (leurs discussions sur le sexe des anges, par exemple) et les préceptes aristotéliens de la réflexion rationnelle pure: «The Aristotelian Philosophy is inept for New discoveries; and therefore of no accomodation to the use of life... [...] the last Ages have shewn us, what Antiquity never saw; no, not in a Dream²²», écrivait Joseph Glanvill en 1661. Les membres de la Société s'appuyaient sur les travaux de Francis Bacon (1561-1626) pour défendre et développer une nouvelle approche de la connaissance, plus concrète, plus utile, plus solide, qu'ils appelaient *Natural* ou *Experimental Philosophy*. Ce courant de pensée a engendré toute la science moderne, de même que les principes et les procédures de base de ce qu'on appelle aujourd'hui la «méthode scientifique²³». Glanvill présentait ainsi les buts essentiels de la *Royal Society*:

reform and enlarge Knowledge by Observation and Experiment, to examine and record Particulars, and so to rise by degrees of Induction to general Propositions, and from them to take direction for new Inquiries, and more Discoveries, and other Axioms; that our Notions may have a Foundation upon which a solid Philosophy may be built, that may be firm, true, and close knit, and suited to the Phænomena of things: So that Nature being known, it may be master'd, managed, and used in the Services of humane Life²⁴.

Presque à chaque réunion de la Société, un membre ou un autre réalisait sur place une expérience qui était discutée par la suite, sur la transfusion de sang, les poisons, la pression des gaz ou la gravitation; des rapports d'expérimentations qui avaient été tenues ailleurs y étaient lus et discutés, ou encore des travaux plus théoriques sur la lumière, la couleur, l'astronomie et la gravitation — Newton y exposa régulièrement ses travaux à partir de 1672. Mais les membres de la Société s'intéressaient éga-

22. Joseph Glanvill, 1661, cité dans Margery Purver, *The Royal Society: Concept and Creation* (London, Routledge and Kegan Paul, 1967), 68.

23. «These are the days that must lay a new Foundation of a more magnificent Philosophy, never to be overthrown: that will Empirically and Sensibly canvass the *Pænomena* of Nature, deducing the Causes of things from such Originals in Nature [...], and the infallible demonstration of Mechanicks.» Henry Power, *Experimental Philosophy*, 1663, cité dans Margery Purver, *op. cit.*, 95.

24. Joseph Glanvill, *Plus Ultra*, 1668, 86, cité dans Margery Purver, *op. cit.*, 95-96.

lement aux voyages, aux animaux, aux plantes, aux minéraux, ainsi qu'aux populations exotiques; sujets sur lesquels ils désiraient accumuler des informations exactes, précises et utiles²⁵, certes pour accroître leurs connaissances mais aussi pour évaluer le potentiel économique des régions éloignées où certains membres de la Société, ou des personnes de leur entourage, désiraient fonder des colonies ou établir des comptoirs de commerce²⁶. Radisson destinait donc ses récits de voyage à des personnes qui avaient des contacts réguliers avec la *Royal Society*, dans le but de les intéresser à la nouvelle compagnie de commerce en laquelle les deux Français, James Hayes et quelques personnes influentes des milieux bourgeois et aristocratiques de Londres croyaient beaucoup²⁷, sous l'influence des interrogations et des préoccupations les plus concrètes et les plus «scientifiques» de l'époque. Voilà de bonnes raisons, me semble-t-il, d'accueillir avec plus de confiance et d'attention les informations consignées par Radisson sur l'Amérique et les Amérindiens, dont le caractère concret, vérifiable et utile importait plus que tout aux yeux de ses lecteurs — même si Radisson s'est permis quelques ajustements stratégiques qui affectent peu la nature précise et très vraisemblable des événements et des renseignements que contient son témoignage.

Le but premier de cet article n'est cependant pas d'exposer les raisons qui justifient un usage plus fréquent et plus assuré du témoignage de Radisson²⁸, mais bien de démontrer, à l'aide d'un exemple, que ce témoi-

25. En date du 28 mars 1672, trente questions et réponses sur le Maroc donnent une idée précise des préoccupations des membres de la Société sur les pays étrangers: faune, flore, géographie, géologie, mœurs et connaissances des habitants, leur alimentation, leur état de santé, les maladies et les médicaments, l'architecture, de même que des précisions sur certains oui-dire qui avaient laissé les membres de la Société sceptiques concernant le Maroc. Cette enquête n'est pas la première mais, de celles qui sont consignées dans les procès-verbaux de la Société, elle est la plus détaillée. Thomas Birch, *op. cit.*, 22-28.

26. «What was in Bacon more of a turn of phrase, though a revealing one, becomes in Spart's work [la première histoire de la *Royal Society*, parue en 1664] a direct appeal to "men of Honesty, Trades and Business". [...] A respect for trade and consideration of its interests is noticeable in pro-Royal Society literature.» Michael R. G. Spiller, «Concerning *Natural Experimental Philosophie*». *Meric Casaubon and the Royal Society* (La Haye, Martinus Nijhoff Publishers, 1980), 42-43.

27. Il faut souligner le rôle capital qu'ont joué Des Groseilliers et Radisson dans la fondation de la *Hudson's Bay Company*. Ce sont eux qui possédaient la volonté, les connaissances et les capacités de faire de ce projet risqué une réussite commerciale, de même que la force de conviction nécessaire pour lancer le projet et amasser les fonds. Ils cherchaient d'ailleurs à réaliser ce projet depuis plusieurs années. L'expérience des Anglais dans l'établissement de nombreux établissements coloniaux pionniers complétait à merveille l'expertise des deux Français; A. A. Rich, *op. cit.*, 18, 25, 56 et 64-65; Grace Lee Nute, *Caesars of the Wilderness* (New York, Appleton-Century Company, 1943), 139-140.

28. Le lecteur pourra consulter l'analyse textuelle et contextuelle plus développée que j'ai faite des écrits de Radisson dans mon livre, *Pierre-Esprit Radisson, coureur de bois et homme du monde (1652-1685)* (Québec, Nuit blanche éditeur, 1996), 125 p.

gnage peut jeter un éclairage neuf sur le développement des relations franco-amérindiennes non missionnaires, tout particulièrement, qui vont prendre à partir de 1654 une importance capitale pour la Nouvelle-France, après que les jésuites eurent perdu le monopole sur les relations diplomatiques et commerciales avec les Amérindiens dans les Grands Lacs²⁹.

Alors que des auteurs comme Bruce G. Trigger ou Denys Delâge insistent sur le rôle dominant des Européens dans la transformation du monde amérindien, Radisson conforte plutôt la position plus nuancée de Richard White, qui soutient qu'un pouvoir français insuffisant dans les Grands Lacs a forcé les missionnaires et les commerçants français à négocier une série de compromis avec leurs partenaires amérindiens, créant ainsi une culture métissée où ni les Français ni les Amérindiens ne pouvaient imposer intégralement leurs normes culturelles. Comme White a pratiquement escamoté Radisson cependant³⁰, le quatrième récit de ce dernier, un texte bien rédigé, dense et fort bien articulé, nuance de façon significative les positions de White sur l'instauration de l'alliance franco-algonquienne après 1650. Nous verrons plus loin en quoi, mais il nous faut d'abord consulter Radisson.

LE VOYAGE AU LAC SUPÉRIEUR, 1659-1660³¹

Radisson raconte que son quatrième voyage débuta lorsque sept canots de Saulteux arrivèrent à Trois-Rivières au mois d'août 1659 pour faire la traite, après avoir emprunté la route du nord et la Saint-Maurice pour éviter les embuscades que les Iroquois tendaient sur l'Outaouais. Des Groseilliers connaissait bien ce groupe d'Amérindiens pour avoir commercé quelques fois avec eux et il décida de les raccompagner jusqu'à l'extrémité ouest du lac Supérieur, où ils allaient rejoindre leurs familles

29. Lucien Campeau, *Monumenta Novae Franciae, au bord de la ruine (1651-1656)* (Montréal, Bellarmin, 1996), 806. Francis Jennings, *The Ambiguous Iroquois Empire* (New York, W. W. Norton Company, 1984), 107.

30. Sauf au tout début, et sur une base anecdotique (évoquant de la famine qu'a vécue Radisson), White ne consulte que les auteurs qui ont suivi Radisson et Des Groseilliers dans l'ouest: Nicolas Perrot (surtout), dans Richard White, *op. cit.*, 3, 6, 7, 15, 22, 27, etc., le père Allouez, *op. cit.*, 8, 9, 10, 25, 26, Cavalier de La Salle, *op. cit.*, 22, 24, et de La Potherie, *op. cit.*, 20, 21. On ne saurait s'en étonner quand on constate le peu de compétence que reconnaît White à ces deux pionniers: «The two brothers-in-law, endangered and saved by events they did not understand...», Richard White, *op. cit.*, 5.

31. Je me réfère toujours à la première édition de Gedeon D. Scull, parue en 1885, un texte anglais que trop peu d'historiens, particulièrement québécois, ont utilisé, étant donné ses maladroites orthographiques et grammaticales. Mais un texte un peu plus riche et personnel que la version «corrigée» et modernisée qu'a publiée Arthur T. Adams en 1961 (Adams, *op. cit.*), la plus utilisée par les historiens.

réfugiées parmi la nation Folle Avoine, pour échapper aux expéditions de guérilla que les Iroquois menaient par tout le lac Huron, et même au-delà. Radisson et Des Groseilliers semblaient déterminés à atteindre les Grands Lacs cette année-là, probablement pour profiter du grand rassemblement algonquien de la Fête des morts qu'allaient présider les Saulteux et auquel ils allaient participer. Comme ils souhaitaient tirer pleinement parti de cette occasion unique — la Fête des morts n'avait lieu qu'à tous les sept ans —, les deux hommes avaient déjà refusé catégoriquement d'amener avec eux deux domestiques du gouverneur de la Nouvelle-France, Pierre Voyer d'Argenson, et de partager avec eux la moitié des profits de l'expédition: «We made the governor a slight answer, and tould him for our part we knewed what we weare, Discoverers before governors. [...] that we should be glad to have the honnour of his company, but not of that of his servants, and that we weare both masters and servants. The Governor was much displeas'd att this, & commanded us not to go without his leave³².» Des Groseilliers avait de surcroît conclu une entente avec le Conseil de la traite — organisme chargé temporairement de contrôler le commerce des fourrures en cette période de difficultés financières et de réformes institutionnelles en Nouvelle-France, à la suite de la brusque dispersion des principaux partenaires commerciaux des Français, les Hurons — pour ne payer en impôt que le dixième et non le quart de sa traite de castors, sans doute en compensation des dangers qu'il allait courir lors de ce voyage³³. Après avoir raté une première occasion d'atteindre l'ouest avec deux Hurons, que des commerçants de Montréal accaparèrent, Des Groseilliers et Radisson ignorèrent l'interdiction du gouverneur d'Argenson de quitter la colonie, tout comme celle du gouverneur de Trois-Rivières de quitter le bourg, et ils rejoignirent de nuit, en secret, le groupe de Saulteux qui les attendait plus loin sur le Saint-Laurent³⁴.

Radisson, Des Groseilliers et les Saulteux rejoignirent une bande d'Outaouais qui retournaient dans les Grands Lacs après avoir fait la traite à Montréal, puis tous durent affronter trois groupes d'Iroquois postés en embuscade en différents endroits de la rivière des Outaouais. Le premier groupe fut vaincu par la menace et la ruse — le don de quelques colliers de porcelaine — mais il fallut livrer un dur et meurtrier combat pour se débarrasser du second, alors qu'ils purent contourner la troisième bande

32. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 174.

33. Marcel Trudel, *Histoire de la Nouvelle-France*, III: *La seigneurie des Cent-Associés*, 1: *Les événements* (Montréal, Fides, 1979), 284.

34. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 173-176.

iroquoise à la faveur de la nuit. Après quoi les Saulteux, les Outaouais et les deux Français remontèrent la rivière à toute vitesse pour éviter d'être pris en chasse et rattrapés par les Iroquois:

We left the Iroquoits in his fort and the fear in our breeches, for without apprehension we rowed from friday to tuesday without intermission. We had scarce to eat a bitt of sault meat. It was pitty to see our feete & leggs in blood by drawing our boats through the swift streames, where the rocks have such sharp points that there is nothing but death could make men doe what we did. On the third day the paines & labour we tooke forced us to an intermission, ffor we weare quite spent. After this we went on without any encounter whatsoever, having escaped very narrowly³⁵.

Étant donné les conditions périlleuses dans lesquelles il fallait pratiquer la traite des fourrures à la fin des années 1650, Des Groseilliers, en homme prudent et réfléchi, avait élaboré un plan³⁶. Il poursuivait trois objectifs précis: 1) il désirait rester le moins longtemps possible en territoire amérindien; 2) il voulait ramener d'un seul coup le plus de fourrures possible à Montréal et à Trois-Rivières; 3) il tenait à nouer des alliances solides et durables avec le plus grand nombre possible de nations amérindiennes. Mais comme il connaissait bien les Amérindiens, il savait qu'aucun de ces objectifs ne serait facile à atteindre et il s'était préparé en conséquence, pour minimiser les risques et maximiser sa marge de manœuvre en territoire amérindien.

Premier objectif. Comme Radisson et Des Groseilliers venaient tout juste de le constater, les Iroquois étaient plus agressifs que jamais et bloquaient presque en permanence la rivière des Outaouais, seule voie d'accès jusqu'à Montréal et Trois-Rivières pour qui voulait ramener une quantité importante de fourrures dans la colonie. Ils se doutaient donc que les Amérindiens des Grands Lacs allaient hésiter à faire le voyage et peut-être se contenter des marchandises qu'ils apportaient eux-mêmes là-bas, soit des articles de métal: chaudières, haches, couteaux, lames d'épées, aiguilles, mais pas d'alcool ni d'armes à feu³⁷. En outre, Des Groseilliers savait d'expérience qu'une rumeur, un signe prémonitoire, un rêve, pouvait convaincre les Amérindiens de reporter d'une année leur voyage jusqu'aux postes français du Saint-Laurent — ce qui lui était arrivé en

35. *Ibid.*, 185. Et 179-185 pour l'ensemble du trajet sur l'Outaouais.

36. «He plainly told me his minde. I knowing it, longed to see myselfe in a boat.» *Ibid.*, 134-135. Des Groseilliers était l'aîné de Radisson d'une vingtaine d'années, il était le plus expérimenté et le chef de l'expédition de 1659-1660.

37. *Ibid.*, 190, 199-200.

1655, lors de son précédent voyage. Radisson et Des Groseilliers savaient également d'expérience qu'un tel délai pouvait être fatal, compte tenu des rivalités amérindiennes entre pro et anti-Français parmi les réfugiés de l'ancienne Huronie, ou encore entre nations et clans rivaux qui pourraient s'arracher l'avantageuse présence d'Occidentaux³⁸, ou encore en raison de l'épuisement de leurs marchandises de traite, des munitions pour leurs armes à feu, des nombreux conflits entre Amérindiens ou d'autres événements imprévisibles, au milieu de dizaines de milliers d'autochtones...

Second objectif. Ils savaient que pour ramener beaucoup de fourrures dans la colonie, ils devraient publiciser largement et rapidement leur présence dans les Grands Lacs et encourager la chasse chez de nombreux groupes amérindiens. Puis ils devraient stimuler l'ardeur et le courage des guerriers pour les convaincre de risquer le voyage de retour avec eux, puisqu'il serait trop périlleux d'entreprendre ce voyage seuls ou en petit groupe, que les Iroquois pourraient piller, voire massacrer facilement.

Troisième objectif. Des Groseilliers et Radisson, comme bien d'autres Français, désiraient court-circuiter les intermédiaires amérindiens et entrer directement en relation avec les nations qui chassaient le castor, afin d'exercer un meilleur contrôle sur la traite et maximiser leur profit. Cet objectif comportait un risque imprévisible puisqu'il pouvait provoquer l'hostilité de tribus alliées, déçues de perdre une source de revenus ou un pouvoir important. De plus, pour être forte et durable à cette époque d'instabilité et de conflits³⁹, l'alliance avec les Amérindiens devait être inconditionnelle, comme l'explique Radisson: «I offered myself with a free will, to let them see how willing I was to defend them. That is the only way to gain the heart of those wildmen⁴⁰.» Radisson affirme donc qu'entre 1650 et 1665, il fallait risquer sa vie au côté des alliés autochtones pour raffermir l'alliance avec eux. Les deux coureurs de bois étaient pleinement conscients de ce risque supplémentaire.

38. «Iroquois leaders' initial responses to Jesuits can partly be understood against this background: any material or spiritual benefits, and hence any prestige, which priests might impart redounded to leaders who developed close ties to them.» Ce commentaire s'applique également aux traiteurs laïques comme Radisson et Des Groseilliers qui vont prétendre posséder, eux aussi, des pouvoirs spirituels supérieurs, comme nous verrons plus loin. Daniel K. Richter, «Iroquois Versus Iroquois: Jesuit Missions and Christianity in Village Politics, 1642-1686», *Ethnohistory*, 32,1 (1985): 4.

39. «Those great lakes had not so soon come to our knowledge if it had not been for those brutish people [les Iroquois]; two men [Radisson et Des Groseilliers] had not found out the truth of these seas so cheap; the interest and the glorie could not do what terror doth at the end [donc la nécessité dans laquelle se sont trouvées les nations indigènes du lac Supérieur et les nations qui s'y étaient réfugiées de s'armer, pour lutter contre les avancées conquérantes des Iroquois].» Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 187-188.

40. *Ibid.*, 179.

Déjà, le prestige qu'acquissent Radisson et Des Groseilliers en atteignant sains et saufs le lac Supérieur avec leurs marchandises de traite semblait considérable: «They weare transported for joy to see us come backe. They made much of us, and called us men indeed, to performe our promise to come and see them againe⁴¹.» Le fait d'apporter eux-mêmes des marchandises et un message de paix (dont nous verrons plus loin les détails) jusque dans cette région éloignée revêtait une signification bien plus grande que les liens de commerce qui persistaient entre les Français de la vallée du Saint-Laurent et les Amérindiens qui s'y rendaient. Les marchandises et les paroles qu'apportèrent ces deux Français jusqu'en territoire autochtone prouvaient l'engagement tangible de certains Français à leur égard et la possibilité bien réelle — de plus en plus indispensable aussi — de faire alliance avec eux contre les Iroquois⁴². La stratégie adoptée par Des Groseilliers et Radisson s'éloignait de celle des jésuites, car ils accordaient plus d'importance aux besoins, à la mentalité et aux valeurs des Amérindiens et ne cherchaient pas à transformer leur culture de manière aussi rapide et radicale. Ainsi, pendant que leurs guides sauteurs étaient partis retrouver leurs familles, une fois rendus à la baie de Chekamegon, au sud-ouest du lac Supérieur, Radisson et Des Groseilliers construisirent un petit fort, chassèrent et reçurent — prudemment — la visite de plusieurs autochtones de la région qui leur apportaient de la nourriture, entre autres dans l'espoir d'obtenir des marchandises françaises en échange. Au retour de leurs alliés sauteurs et folles avoines, Radisson et Des Groseilliers purent offrir un festin à leurs hôtes, les émerveillant par la qualité de leur fort et surtout par l'abondance de leur chasse⁴³.

En faisant immédiatement preuve de qualités très estimées des Amérindiens, comme celles d'habiles pourvoyeurs de nourriture et de chefs prodiges dans la redistribution de leurs richesses, Radisson et Des Groseilliers acquissent rapidement un grand prestige aux yeux des peuples chasseurs de la région, qui n'avaient pour la plupart jamais vu de Blancs. Ces peuples avaient cependant entendu parler depuis longtemps du pouvoir blanc, ils avaient constaté les prodiges résultant de l'utilisation des objets de

41. *Ibid.*, 193. Ou encore: «they weare surprized of our safe retourne, and astonied to see us, admiring the rich marchandises that their confederates [les Saulteux et les Outaouais] brought from the french, that weare hattchets and knives and other utensils very commodious, rare, precious, and necessary in those countreys», *ibid.*, 189-190.

42. «Si la paix n'est pas apportée, elle n'est pas valide et ceci pour une raison essentielle: amener la paix chez l'autre, c'est prendre des risques et donc prouver son courage; c'est montrer l'importance qu'on attache à cette paix», Fabienne Boussin, *Rencontres et rituels diplomatiques entre Français et Iroquois au Canada dans la première moitié du XVII^e siècle*, mémoire de maîtrise (histoire), Université de Bordeaux III, juin 1997, 78-79.

43. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 196-198.

fer plus durs et plus tranchants que tout ce qu'ils connaissaient⁴⁴ et ils avaient songé aux rumeurs fantastiques qui couraient sur les armes à feu: «the Gods of the earth among those people⁴⁵». C'est donc à double titre, en tant qu'excellents Amérindiens et en tant qu'êtres prodigieux, «supérieurs», que Radisson et Des Groseilliers se présentèrent aux nations autochtones éloignées des Grands Lacs, afin d'exercer le plus grand ascendant possible sur ces peuples et d'assurer leur propre sécurité autant que le succès commercial de l'expédition.

Radisson et Des Groseilliers n'ont pas hésité à profiter du statut d'«êtres supérieurs» que leur concédaient d'emblée les Amérindiens, mais ils l'ont fait dans des termes et des formes qui étaient immédiatement compréhensibles à leurs partenaires. Lorsque, à leur retour au fort, les Saulteux s'aperçurent qu'il manquait des marchandises de traite, que Radisson et Des Groseilliers avaient enterrées dans une cache non loin de là, les deux Français leur expliquèrent plutôt qu'ils les avaient cachées dans le lac, sous l'eau, après les avoir confiées à leur esprit tutélaire, à leur «diable» comme écrivent tous les auteurs européens de l'époque, afin qu'il les sauvegarde de la rouille et les protège contre les voleurs. «We told them that Iye, explique Radisson, that they should not have suspicion of us»; il leur mentait donc pour éviter qu'ils se méfient... ce qui peut nous sembler étrange, au premier abord.

Mais Radisson et Des Groseilliers s'appuyaient sur les conceptions autochtones et utilisaient leur vision du monde pour se faire mieux comprendre et accepter d'eux. Les autochtones croyaient que le pouvoir d'un individu dépendait de son association personnelle à un esprit, plus ou moins puissant, qui lui donnait ce pouvoir. Des Groseilliers et Radisson adoptaient donc une attitude différente de celle des jésuites, en acceptant les valeurs et la mentalité des Amérindiens et en mettant en veilleuse le dogme et le Dieu chrétiens, devenus synonymes de catastrophe aux yeux de plusieurs Amérindiens réfugiés dans l'ouest. Ils s'appuyaient plutôt sur un esprit puissant du panthéon amérindien qui vivait sous l'eau, influençait la chasse et la pêche, avait donné le cuivre aux Amérindiens de cette région et pouvait devenir dangereux, si on ne le respectait pas⁴⁶. Par ce moyen, les deux Fran-

44. Bruce M. White, «Encounters with Spirits: Ojibwa and Dakota Theories About the French and Their Merchandise», *Ethnohistory*, 41,3 (été 1994): 378.

45. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 195.

46. «As a composite, the Underwater Manito influenced the abundance and availability of land and sea animals. With its numerous underwater allies it controlled all game, withholding animals and fish from its enemies. [...] The Underwater Manito possessed great and dangerous powers. [...] It gave copper to the Indians [...]. It was a creature to inspire terror and awe, as well as reverence.» Christopher Vecsey, *Traditional Ojibwa Religion and its Historical Changes* (Philadelphia, The American Philosophical Society, 1983), 74-75.

çais voulaient démontrer à leurs hôtes l'étendue de leurs pouvoirs et ils leur livraient, en substance, ce message essentiel: nous sommes aussi puissants que vous le croyez, mais nous vous respectons et nous pouvons vous aider, si vous nous respectez et nous aidez à faire une bonne traite.

Une fois arrivés au village de leurs hôtes folles avoines, quelques jours plus tard, Des Groseilliers et Radisson furent accueillis en héros et distribuèrent des présents à la mode amérindienne. Leur premier présent était composé d'une chaudière, pour inviter toutes les nations amies à venir les rencontrer au Festin des morts qui se tiendrait le printemps suivant; de deux haches, pour encourager les guerriers à se battre vaillamment; de six couteaux, pour rappeler la grandeur et la puissance des Français; enfin d'une lame d'épée, pour souligner que Des Groseilliers et Radisson étaient les maîtres de la paix et de la guerre, en ce qu'ils voulaient soulager leurs alliés amérindiens dans leurs tâches quotidiennes et les aider à vaincre leurs ennemis. Leur second présent, des aiguilles, des grattoirs, des peignes et des miroirs d'étain, était destiné aux femmes, pour les inciter à descendre à la traite avec leurs maris, le temps venu, pour qu'elles cousent beaucoup de robes de castor, «because the french loved them», et pour qu'elles puissent se faire belles et s'admirer. Leur troisième présent, des anneaux de cuivre, des grelots et des perles de verre, était destiné aux enfants que Radisson et Des Groseilliers venaient de prendre sous leur protection: «we throw these things over their heads. You would admire what a beat was among them, every one striving to have the best⁴⁷», pour faire leur bonheur maintenant et pour qu'ils se souviennent de la générosité des Français, une fois adultes. Suivirent, trois jours durant, plusieurs cérémonies amérindiennes qui visaient à entériner l'alliance. Des Groseilliers et Radisson offrirent quatre petits présents pour acquiescer à ces cérémonies, pour dire qu'ils étaient d'accord avec les manières de faire amérindiennes, une attitude qui leur conféra une grande autorité et la première place dans leurs conseils, au dire de Radisson. Puis les deux Français s'enhardirent à choisir eux-mêmes leurs père et mère adoptifs, au lieu de résider chez celui qui les avait conduits de Trois-Rivières jusqu'au village folle avoine, mais qu'ils n'aimaient guère, une initiative audacieuse que tout le monde accepta, vu leur statut de demi-dieu: «We weare Cesars, being nobody to contradict us⁴⁸.»

Mais l'hiver réserva une mauvaise surprise aux deux audacieux coureurs de bois et affaiblit probablement l'autorité qu'ils tentaient de déve-

47. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 199-200.

48. *Ibid.*, 198.

lopper parmi leurs alliés autochtones. Des neiges surabondantes rendirent la chasse impossible et provoquèrent une terrible famine. Plusieurs Amérindiens moururent et Radisson et Des Groseilliers survécurent de justesse⁴⁹. Ces événements semèrent sûrement un doute dans l'esprit des autochtones sur les pouvoirs réels des deux hommes ou sur leur volonté d'utiliser ces pouvoirs en leur faveur:

Ideally, a shaman used his skills for the benefit of individuals and the community — to heal the sick, to make crops grow, to produce a successful hunt — and thereby increased the spiritual power and the physical well-being of his people. But a shaman could also use his talents in harmful ways — to cause plagues, to kill crops, to chase away game — and thus the line was fine between a revered religious figure and a detested sorcerer. For good or ill, a shaman earned his status by his apparent success in tapping spiritual power. Community attitudes depended on the uses to which he put the forces at his command⁵⁰.

Le statut des deux Français — supérieur ou non, bon ou mauvais? — sembla demeurer ambigu dans la mesure où Des Groseilliers leur paraissait échapper à la famine, à cause de la barbe qui masquait la maigreur de son visage, tandis que Radisson semblait souffrir de cette famine autant qu'eux: «Seeing my brother [Des Groseilliers] allwayes in the same condition, they said that some Devill brought him wherewithall to eate [...]. For me that had no beard, they said I loved them, because I lived as well as they⁵¹.» Quand la chasse revint à la normale, au printemps, Radisson et Des Groseilliers purent poursuivre à grande échelle l'entreprise commerciale et diplomatique qu'ils avaient commencée chez les Folles Avoines, en se rendant au lieu prévu pour le grand Festin des morts.

Une rencontre avec des émissaires sioux («nadoneceronons»), sur le territoire desquels se tenait le rassemblement, précéda le Festin. Après l'échange habituel de présents — nourriture, vêtements, parures et soins spéciaux offerts par les Sioux, suivis d'un abondant sacrifice de tabac qu'ils jetèrent au feu, et plusieurs articles de fer que les deux Français disposèrent avec grand soin —, Radisson et Des Groseilliers prirent solen-

49. *Ibid.*, 203-206.

50. Daniel K. Richter, *loc. cit.*, 5. Aussi Norman Clermont: «certains individus, dotés d'un pouvoir au-dessus du commun, l'utilisaient de façon maléfique en provoquant des déséquilibres, *Oky ontatechiata*: R.J. 1648: 75-76. Cette utilisation nocive des dons était considérée comme l'un des plus grands crimes, et l'identification des instigateurs pouvait mener à leur mise à mort», dans «Le pouvoir spirituel chez les Iroquois de la période du contact», *Recherches amérindiennes au Québec*, 18,2-3 (1988): 63.

51. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 206.

nellement les Sioux sous leur protection et les assurèrent qu'ils les défendraient comme des frères et tueraient tous leurs ennemis. Puis ils appuyèrent leur promesse d'un sacrifice de tabac tout à fait spécial... en lançant une pleine poignée de poudre au feu! L'explosion eut plus de force que prévu: «one runne one way, another an other way, ffor they never saw a sacrifice of tobacco so violent» et les deux Français durent rejoindre les émissaires sioux dans les cabanes où ils s'étaient réfugiés pour leur confirmer que leurs pouvoirs ne seraient pas dirigés contre eux, qu'ils ne serviraient qu'à les soutenir, qu'à les assister. Cette stratégie «agressive» leur conféra bien sûr un grand ascendant sur les Sioux qui tentèrent immédiatement de négocier une alliance étroite avec eux: «believing by that same meanes that we wear the Devils of the earth. There was nothing but feasting for 8 dayes⁵².»

La semaine suivante, dix-huit nations différentes participèrent au grand Festin des morts, dont l'objectif, à travers le culte rendu aux ancêtres, était d'entretenir ou de nouer de nouvelles alliances entre nations autochtones qui participaient à la traite des fourrures dans les Grands Lacs et, cette fois, avec des Français⁵³. Même stratégie de la part de Des Groseilliers et de Radisson qui furent placés au centre des cérémonies, sur une estrade surélevée. Les aînés et les chefs sioux redemandèrent officiellement l'assistance des Français et, de façon spécifique cette fois, des armes à feu pour vaincre leurs ennemis. Radisson et Des Groseilliers réaffirmèrent qu'ils les protégeraient comme des frères, ce qui signifiait qu'ils acceptaient de s'unir à eux par un lien d'entraide et d'affection mutuelles⁵⁴. Après quoi, ils déchargèrent leurs douze fusils et pistolets et jetèrent encore une fois de la poudre au feu. Le lendemain, Des Groseilliers et Radisson firent part à toutes les nations présentes de leurs désirs. Ils leur dirent qu'ils étaient venus de loin non pour les tuer, mais pour les faire vivre et ils adoptèrent, cette fois, leurs alliés autochtones comme leurs enfants, c'est-à-dire qu'à titre de père, ils s'engageaient à agir en arbitre, en conseiller dans leurs conflits, et à pourvoir à leurs besoins en marchandises européennes, surtout en armes à feu, à condition qu'ils viennent les chercher eux-mêmes à Montréal et à Trois-Rivières, en leur compagnie. Radisson et Des Groseilliers tentèrent ensuite de mettre fin au conflit qui opposait les Sioux et les Cris en les menaçant de ne plus venir dans leur pays si cette guerre continuait, voire de combattre eux-mêmes la nation qui romprait la paix, puisque commerce et paix

52. *Ibid.*, 207-209.

53. Harold Hickerson, «The Feast of the Dead Among the Seventeenth Century Algonkians of the Upper Great Lakes», *American Anthropologist*, 62,1 (février 1960): 81-107.

54. Fabienne Boussin, *op. cit.*, 50.

étaient synonymes aux yeux des autochtones, et que le commerce était la grande priorité de Radisson et Des Groseilliers: «as we weare masters of peace and warrs, we are to dispose the affairs that we should see an universall peace all over the earth; [...] that the ffirst that should breake the peace we would be their ennemy, and would reduce them to powder with our heavenly fire [leurs armes à feu]⁵⁵.»

Après avoir remercié les Sioux de leur hospitalité et participé à de nombreux festins, jeux et cérémonies qui durèrent plusieurs jours, Radisson et Des Groseilliers se rendirent chez les Cris, à quelque distance de là, pour officialiser une entente similaire. Puis, dans les mois qui suivirent, les deux Français durent mettre leurs promesses d'assistance à exécution, «to be as good as our words⁵⁶». Ils commencèrent par livrer leurs marchandises de traite chez différentes nations voisines, puis ils participèrent à deux brèves expéditions guerrières en compagnie de leurs alliés. Malheureusement pour eux, cet aspect plus terre à terre et éprouvant du voyage fut beaucoup plus difficile à réaliser et l'image spectaculaire qu'ils avaient réussi à projeter lors du Festin des morts en fut ternie, mettant en évidence les faiblesses humaines de ceux qui avaient prétendu posséder des pouvoirs presque surhumains. Radisson se blessa aux jambes à deux reprises. La première fois, leurs alliés outaouais, qui commerçaient pour leur propre compte dans la région et fréquentaient les Français depuis longtemps, en profitèrent pour leur soutirer des faveurs (probablement des marchandises de traite): «Seeing us in Extremitie, would prescribe us laws. We promised them whatever they asked⁵⁷.» La deuxième fois, Radisson fut abandonné par un parti de guerre sioux, qu'il ne put suivre, et il eut du mal à retrouver son chemin. Lorsqu'un Amérindien allié le retrouva et lui proposa de l'aider, Radisson s'efforça de faire preuve de courage et d'indépendance, comme il sied à un valeureux guerrier amérindien et plus encore à un être «supérieur» comme un Français: «He inquireth if I was a hungary [hungry]. I tould him no, to shew myselfe stout and resolute. [...] He bids me have courage, that the vilage was not far off. He demands if I knewed the way, but I was not such as should say no⁵⁸.» Les deux Français suscitérent également de vives jalou-

55. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 216; et 209-217 pour l'entière description du Festin des morts.

56. *Ibid.*, 219.

57. *Ibid.*, 222.

58. Cet Amérindien partagea néanmoins ses victuailles avec Radisson avant de repartir seul de son côté: «We both satt downe; he looks in my sacke to see if I had victualls, where he finds a peece as bigg as my fist. He eats this without participation, being their usuall way. He inquireth if I was a hungary. I tould him no, to shew myselfe stout and resolute. He takes a pipe of tobacco, and then above 20 pounds of victualls he takes out of his sack, and greased, and gives it me to eate. I eat what I could, and gave him the rest. He bids me have courage...»; *ibid.*, 223.

sies en circulant librement d'une nation à l'autre, certaines nations acceptant mal de perdre leur position d'intermédiaire, tandis que d'autres voyaient d'un mauvais œil la paix qu'ils avaient résolu de leur imposer.

En juillet 1660, après quelque six mois passés en territoire autochtone, Des Groseilliers et Radisson avaient réussi à rassembler plusieurs centaines d'Amérindiens de différentes nations en vue du retour à Montréal. Par contre, leur autorité s'était éoussée. Malgré leur crédulité et leur premier étonnement face aux techniques et aux prétentions des Français, certains Amérindiens avaient suffisamment de sagesse et d'expérience, étaient suffisamment «wise in their way», comme l'écrit Radisson, pour évaluer lucidement la performance de ces deux étrangers. Les autochtones avaient eux aussi l'expérience des forts en gueule et de l'abus de pouvoir; ils connaissaient les revirements de situation et certains d'entre eux étaient passés maîtres dans l'art de négocier, par la menace, la flatterie, la ruse et le compromis. Surtout, ils connaissaient leurs besoins et savaient où logeait leur intérêt, à mille, ou plus, contre deux... De sorte que lorsque ce que craignaient Des Groseilliers et Radisson se produisit, c'est-à-dire quand les centaines d'Amérindiens qu'ils conduisaient vers Montréal firent la rencontre d'un petit groupe de sept Iroquois, en maraude dans le lac Supérieur, ajoutée à la rumeur qui courait sur le rassemblement d'une grande armée iroquoise, les Amérindiens interprétèrent cette rencontre comme un mauvais présage et décidèrent de reporter leur voyage à l'année suivante. Frustrés «to see such a fleete and such an opportunity come to nothing», Des Groseilliers et Radisson tentèrent de convaincre les chefs que l'incident était sans importance et qu'il fallait coûte que coûte poursuivre le voyage. En vain. Ils se firent même reprocher sévèrement leur insistance, «saying we weare worse than Ennemyes by perswading them to goe and be slained⁵⁹».

Douze jours plus tard, une fois la frayeur provoquée par la rencontre des sept Iroquois quelque peu dissipée, juste avant que les Amérindiens se séparent définitivement, les deux Français convoquèrent un nouveau conseil où ils ne cherchèrent pas à imposer leur volonté ni à utiliser leurs «pouvoirs supérieurs», mais tentèrent plutôt de raisonner, de présenter à leurs hôtes une réflexion lucide sur la base d'arguments comme ceux-ci: si ces Iroquois avaient tenté de fuir en emportant tout leur matériel: chaudière, haches, fusils, c'est sûrement qu'ils étaient seuls et ne pouvaient les remplacer; de plus, si une armée iroquoise circulait vraiment dans la région, elle aurait déjà paru et, comme ils étaient sûrement plus nom-

59. *Ibid.*, 231.

breux qu'elle, cette armée n'aurait d'autre choix que de retraiter⁶⁰... Les Amérindiens se rendirent à ce type d'arguments et tous reprirent la route vers Montréal à l'exception des Cris, qu'un nouveau présage défavorable à leurs yeux convainquit de rebrousser chemin. Par chance, l'armée iroquoise qui s'était bel et bien massée sur l'Outaouais avait rencontré la petite troupe de Dollard des Ormeaux au mois de mai 1660, ce qu'elle avait interprété à son tour comme un mauvais présage et elle s'était dispersée. La troupe que ramenaient Des Groseilliers et Radisson atteignit donc Montréal sans encombre au mois d'août 1660, ramenant dans la colonie une impressionnante quantité de fourrures, à la grande joie des marchands qui s'apprêtaient à rentrer bredouilles — et ruinés — en France:

Dieu a envoyé aux Marchands pour plus de cent quarante milles livres de castors, par l'arrivée des Outaouak, qui en avoient soixante canots chargez. Cette bénédiction du Ciel est arrivée, lorsque ces Messieurs vouloient quitter ce païs, ne croyant pas qu'il y eût plus rien à faire pour le commerce. S'ils eussent quitté il nous eût fallu quitter avec eux; car sans les correspondances qui s'entretiennent à la faveur du commerce, il ne seroit pas possible de subsister icy⁶¹.

DISCUSSION

Ce récit du voyage de Radisson et Des Groseilliers au lac Supérieur permet d'apporter plusieurs précisions sur l'évolution des relations franco-amérindiennes après la dispersion des Hurons.

Situation de compromis, évolution rapide

En réalité, Radisson décrit dans ce quatrième récit l'élaboration progressive d'un partenariat commercial de grande envergure entre le pouvoir français et les nations de la confédération algonquienne des Trois-Feux qui désiraient s'approprier une partie de ce pouvoir par l'échange, par le commerce. La pratique des échanges commerciaux préexistait dans chacune des deux cultures, mais elle n'avait pas la même signification dans l'une et dans l'autre et ne partageait pas les mêmes procédures. Il fallait donc trouver une façon efficace, fonctionnelle, de faire coïncider les deux traditions culturelles et commerciales, selon des intérêts qui ne convergeaient pas toujours: «The result of these efforts was a new set of conventions, but these conventions served as a basis for further struggles to

60. *Ibid.*, 230-231.

61. Marie de l'Incarnation, *Correspondance*, nouvelle édition par Dom Guy Oury (Abbaye de Saint-Pierre, Solesmes, 1971), 637.

order or influence the world of action. [...] Under the new conventions, new purposes arose, and so the cycle continued⁶².» Le témoignage de Radisson confirme le processus général d'adaptation que décrit Richard White, un processus qui fonda l'alliance franco-algonquienne et qui, à terme, engendra la nation métisse.

Il existe cependant des différences sensibles entre le point de vue de White et ce que rapporte Radisson. D'abord White évoque une situation dramatique: «during the horrible years of the mid and late seventeenth century», ou «their travels [ceux de Radisson et Des Groseilliers] took them into a world of horrors⁶³». Ce constat dramatique découle sans doute des sources que White a consultées, qui l'informaient sur la situation à la baie Verte et autour du lac Michigan, une région très peuplée, très passante et convoitée. Radisson décrit cependant un tout autre phénomène que la misère et l'horreur, même si ces dernières sont présentes en filigrane: il parle surtout des groupes autochtones qui réagissent aux transformations brutales qui les frappent et il témoigne de l'influence d'individus actifs et dynamiques qui cherchent des solutions, et de nations qui disposent parfois de richesses considérables, lors du Festin des morts par exemple. La région ouest du lac Supérieur se révélerait donc moins surpeuplée et moins conflictuelle que la région de la baie Verte — même si les réfugiés devront bientôt la quitter sous la pression des Sioux. Mais Radisson permet de constater que plusieurs réfugiés avaient entrepris un indéniable et rapide effort d'adaptation aux bouleversements qu'ils traversaient.

White, à partir de l'impact dramatique qu'il attribue aux offensives iroquoises, suggère également que le *middle ground* d'après 1650 s'élabore sur des bases nouvelles. Alors que Radisson révèle au contraire plusieurs continuités. Le Festin des morts algonquien qui réunissait les nations engagées dans la traite préexistait à la dispersion des Hurons; la plupart des nations qui y participèrent en 1660 faisaient déjà partie du réseau commercial franco-huron et elles allaient continuer d'en faire partie. Par ailleurs, la connaissance des mœurs amérindiennes que possédaient Radisson et Des Groseilliers, et surtout leur habileté et leur capacité d'influencer, de convaincre au moins partiellement les Amérindiens, trouvaient leurs racines dans l'expérience et le savoir-faire accumulés par les jésuites et leur personnel en Huronie. Il vaudrait donc mieux parler de réadaptation, ou de guérison, pour utiliser des termes qui souli-

62. Richard White, *op. cit.*, 52.

63. *Ibid.*, 2 et 5.

gnent l'aspect très vivant de cette réorganisation du réseau de communication, d'entraide et d'alliance indispensable à la pratique du commerce des fourrures à grande échelle, plutôt que d'un départ sur de nouvelles bases après la rupture de 1650.

White estime également que les Amérindiens des Grands Lacs mirent plusieurs années à se défaire de l'image d'esprits supérieurs qu'ils associèrent d'abord aux premiers Blancs qu'ils rencontrèrent. Alors que Radisson indique plutôt qu'ils ne mirent que quelques mois à s'ajuster, avant de chercher à établir des relations concrètes, d'égal à égal, avec des Européens qui n'arrivaient pas à soutenir leurs prétentions d'être supérieurs sur une longue période de temps. Enfin, White semble négliger complètement le rôle crucial qu'ont joué dans les années 1650 Radisson, Des Groseilliers et quelques autres Français demeurés anonymes dans la relance de l'alliance franco-amérindienne à un moment particulièrement critique: «The trade voyages of the 1670s also became diplomatic missions cementing the alliance between the trading Indians and the French⁶⁴.» Alors que ce travail diplomatique et commercial commença dès 1654 et qu'il *devait* commencer dès ce moment, lorsque les Algonquiens et les Français avaient le plus besoin les uns des autres.

Les armes à feu

Malgré la politique officielle de la Nouvelle-France et la discrétion de plusieurs historiens québécois sur cette question, il est clair que les Amérindiens ont obtenu des Français un certain nombre d'armes à feu en échange de leurs fourrures, dans les années 1650. Il s'agissait peut-être d'un marché noir et il reste possible que ces ventes d'armes n'aient pas été endossées officiellement par les autorités civiles. Mais le témoignage de Radisson ne laisse aucun doute sur la nécessité et la détermination de plusieurs groupes amérindiens — en particulier ceux qui luttaient contre les Iroquois — de se procurer des armes à feu auprès des Français. Il aurait été imprudent pour la Nouvelle-France, voire irresponsable sur les plans militaire, diplomatique et commercial, de ne pas répondre au besoin pressant qu'exprimaient les autochtones des Grands Lacs. Au moins à trois reprises entre 1654 et 1660, Radisson décrit des groupes amérindiens s'en retournant dans l'ouest avec des armes à feu dont ils savaient à peine se servir. En 1654: «That uppermost nation, being not used to shooting nor heare such noise, began to shake off their armour, and tooke their bows and arrows, wich indeed made [more] execution then all the guns that

64. *Ibid.*, 25.

they had brought⁶⁵.» En 1656: «our wildmen sees 5 sorts of people of divers countrys laden with merchandise and gunns, wich served them [more] for a shew then for defence if by chance they should be sett on⁶⁶.» Il est également certain qu'en 1660, les Amérindiens venus des Grands Lacs se procurèrent des armes à feu dans la colonie: «As soon as their business was done [à Montréal], they went back again *very well satisfied*», alors que les négociations avait clairement porté sur l'acquisition d'armes à feu: «The 4th gift was presented to us [...]; that the true means to gett a victory was to have a thunder. They meant a gune⁶⁷.» Il est donc certain que le commerce des armes à feu, dans ces années difficiles, a grandement contribué au maintien de l'alliance franco-amérindienne.

À partir du témoignage de Radisson, il est également possible de mieux comprendre pourquoi les armes à feu ont rapidement constitué un article essentiel dans les échanges de fourrures et de marchandises européennes. Les armes à feu étaient bien sûr nécessaires au combat contre les Iroquois, qui étaient les Amérindiens les mieux armés de tous à cette époque, grâce à la proximité et à la collaboration des Hollandais de Fort Orange, mais la diffusion des articles de métal, puis des armes à feu d'une nation autochtone à l'autre à travers l'Amérique, provoqua de nouvelles tensions et raviva bien des rivalités entre bandes et nations qui entraient de plus en plus en concurrence pour obtenir des territoires riches en castors ou pour s'assurer d'un accès facile aux marchandises européennes. Tous les auteurs s'accordent pour signaler le grand nombre de conflits qui éclatent et perdurent entre nations autochtones des Grands Lacs et de la baie d'Hudson dans la seconde moitié du XVII^e siècle⁶⁸. Cette situation rendit déterminante un peu partout, à petite échelle, la possession d'armes à feu pour la défense et la résolution de conflits locaux.

Radisson éclaire deux autres motivations amérindiennes pour se procurer des armes à feu. Ces armes constituaient les objets les plus puissants et les plus fascinants qu'ils pouvaient acquérir des Européens; l'arme à feu révélait sa puissance autant à la chasse qu'à la guerre; son bruit évoquait

65. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 171.

66. *Ibid.*, 137. Les *Relations* des jésuites confirment ce passage: «Quantité de jeunes gens, qui n'avoient jamais manié d'armes à feu, en ayant acheté des François, prenoient un singulier plaisir au petit tonnerre que leurs arquebuses faisoient rouler dans l'écho des forests», Lucien Campeau, *op. cit.*, 895.

67. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 236 et 214; c'est moi qui souligne.

68. Richard White, 1991, *op. cit.*, 15; Gilles Havard, *La grande paix de Montréal de 1701. Les voies de la diplomatie franco-amérindienne* (Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1992), 222 p.; Marc Jetten, *Enclaves amérindiennes: les «réductions» du Canada, 1637-1701* (Sillery, Septentrion, 1994), 123-141; E. E. Rich, *op. cit.*

le tonnerre et sa mise à feu provoquait un éclair, rappelant deux esprits puissants que vénéraient les Amérindiens. De plus, les Français destinaient toujours leurs présents d'armes à feu aux chefs. Cet objet constituait donc le symbole suprême de l'alliance euro-amérindienne, ce que les Blancs avaient de mieux à offrir à leurs partenaires amérindiens, l'article qui témoignait le plus clairement de l'importance qu'accordaient les Européens à cette alliance. L'acquisition de quelques armes à feu lors d'une traite, sur le plan strictement symbolique, pouvait donc faire la différence entre la satisfaction et l'insatisfaction des Amérindiens, surtout dans un contexte de rareté⁶⁹. Radisson laisse également entrevoir que, dans les années 1670-1680, l'arme à feu allait devenir un instrument aussi indispensable au commerçant qu'au guerrier. Partout en Amérique, en effet, les marchandises européennes suscitaient émerveillement et convoitise chez les Amérindiens, et ceux qui en faisaient le commerce durent apparemment se prémunir contre les jaloux, les rivaux et les brigands, amérindiens comme eux, qui désiraient par la force des armes ou du nombre s'approvisionner en marchandises européennes sans trop d'efforts et à peu de frais, particulièrement lors des longs voyages jusqu'aux comptoirs de traite⁷⁰. Pour des raisons militaires, commerciales et symboliques, les armes à feu devinrent donc un élément essentiel des alliances euro-amérindiennes, et particulièrement de l'alliance entre les Français et les nations algonquiennes des Grands Lacs après 1650, même si cet article ne constitua jamais un fort pourcentage des échanges.

CONCLUSION

Le témoignage de Radisson indique que ce sont une poignée de Français qui, à la faveur de voyages hasardeux dans les Grands Lacs et grâce à leur connaissance approfondie des Amérindiens, établirent entre 1654 et 1660 un nouveau compromis entre les besoins des Français et ceux des Amérindiens, après l'échec de l'approche strictement jésuite qui insistait sur la transformation rapide des cultures amérindiennes, restreignait le commerce à un petit nombre de Français et aux autochtones convertis, et ne consentait qu'à une distribution très limitée d'armes à feu, malgré les menaces qui pesaient sur leurs alliés. Par leur engagement personnel, leur participation aux conflits amérindiens, par leur acceptation des mœurs autochtones et, surtout, par leur habileté et leur capacité à maintenir un

69. Lorsque les armes à feu devinrent faciles à acquérir, les Amérindiens déplacèrent leur attention sur le prix, qu'ils s'efforçaient de négocier à la baisse.

70. «Commerce, in short, was not a peacefull process; violence was an option for acquiring goods and for protecting them.» Richard White, *op. cit.*, 75.

lien diplomatique et commercial avec les alliés des Grands Lacs en temps de guerre, ces quelques Français ont grandement favorisé le développement d'une alliance franco-amérindienne durable.

Comme le souligne White: «neither trade nor military force alone could have held the alliance together. It was the ability of the French to mediate peace between contentious and vengeful allies that did that⁷¹.» En adoptant les nations qui participaient au Festin des morts comme ses fils, c'est-à-dire en s'engageant à les approvisionner, à les défendre et à leur servir de médiateur en cas de conflits, Des Groseilliers inaugurerait la politique que poursuivirent les autorités de la Nouvelle-France à l'égard des nations algonquiennes des Grands Lacs pendant tout le Régime français⁷², surtout parce que les contingences faisaient de cette politique la seule praticable par les Français. Des Groseilliers, qui pénétra le premier dans les lacs Michigan et Supérieur et prit contact avec les puissantes nations qui habitaient ces régions, l'a compris tout de suite; les responsables politiques de la Nouvelle-France prirent par la suite le même parti, sur les conseils de plusieurs autres voyageurs français qui connaissaient bien la situation dans les Grands Lacs⁷³.

La propension d'un certain nombre de Français à s'intégrer de manière très étroite aux communautés autochtones, pour apprendre leur langue, leurs mœurs et tenter de les influencer de l'intérieur⁷⁴, n'était pas un mouvement à sens unique. Les nombreuses entorses aux mœurs et aux codes de conduite amérindiens commises par Radisson et Des Groseilliers lors de leur voyage au lac Supérieur prouvent que, malgré leur volonté de s'intégrer pleinement et rapidement aux communautés qui les accueillait, ils parlaient eux aussi de changement aux autochtones, un peu comme les jésuites, mais plutôt de manière incitative que coercitive. Ils leur parlaient de plus de bien-être, de plus de commerce, de plus de coordination entre les bandes qui chassaient et les bandes qui convoyaient, surtout de plus de pouvoir sur leur vie quotidienne... Même très bien adaptés aux mœurs et aux valeurs amérindiennes, Radisson et Des Groseilliers représentèrent donc d'importants facteurs de transformation

71. White parle ici de la médiation de Tonti entre les Miamis et les Illinois, en 1685; *ibid.*, 34.

72. «Western Indians regarded Onontio and the Frenchmen who followed him as their allies, protectors, suppliers, and as the mediators of their disputes. Or, in Algonquian terms, Onontio was their father», Richard White, *op. cit.*, 36.

73. «The French found a niche in Algonquian political systems, where organization, as the Intendant Raudot later noted, made it easier to declare war than to secure peace.», Richard White, *op. cit.*, 34.

74. Une pratique qu'inaugura Champlain en envoyant quelques truchements vivre chez ses alliés autochtones. Les jésuites adoptèrent également cette façon de faire.

des communautés amérindiennes qu'ils fréquentèrent, tout comme les nombreux coureurs de bois qui les suivirent et façonnèrent le nouvel amalgame culturel du *middle ground*, dans lequel aucun des partenaires ne resta tout à fait le même⁷⁵.

Le témoignage de Radisson démontre enfin que ni les Français ni les autres Européens implantés en Amérique du Nord-Est ne pouvaient imposer un développement significatif du commerce des fourrures sans que plusieurs Amérindiens désirent eux-mêmes s'approvisionner à tout prix en marchandises européennes: «we met with some in that lake that joined with us [...] in hopes to get knives from us, wich they love better than we serve God», «The nation that we weare with had warrs with the Iroquoits, and must trade⁷⁶.» On peut donc conclure du témoignage de Radisson que le commerce des fourrures se développa selon des lignes de force et des impératifs largement amérindiens. Même s'il est clair que l'arrivée des Européens en Amérique a bouleversé les sociétés et les cultures autochtones, il faut rappeler qu'au XVII^e siècle, les Amérindiens étaient encore nombreux et bien organisés. Ils ont réagi à leur manière à l'arrivée des Blancs et ont utilisé les marchandises et les technologies européennes pour poursuivre avant tout leurs objectifs, auxquels devaient s'adapter les Européens qui voulaient développer des relations commerciales et diplomatiques avantageuses avec eux. Le conflit entre les Sioux et les Cris par exemple se poursuivit longtemps après que Radisson et Des Groseilliers eurent tenté de l'interrompre ou, à tout le moins, de l'atténuer. Et les Iroquois, dans les années 1640, purent sans peine forcer la centaine de Hollandais qui demeuraient près d'eux à leur fournir des armes à feu, qu'ils ont utilisées pour réaliser leurs propres ambitions, dans le prolongement de leurs traditions⁷⁷. Les Amérindiens apprirent aussi très vite à profiter de la concurrence entre nations européennes rivales pour obtenir le meilleur taux de change possible pour leurs fourrures et ils tentèrent longtemps de prendre le pas les uns sur les autres, malgré l'existence de ligues et de confédérations qui favorisaient certains rapprochements, certaines associations⁷⁸. Ces dynamismes

75. Richard White, *op. cit.*, xi et xv.

76. Radisson (Scull, dir.), *op. cit.*, 193 et 147. Ou encore: «make the french tremble as well as the wildmen, ffor the one could not live without the other; the one for his commodities, the other ffor his castors», *ibid.*, 232-233.

77. Voir Francis Jennings, *op. cit.*; et J. F. Jameson, dir., «Narratives of New Netherland, 1609-1664», dans *Original Narratives of Early American History* (New York, Scribner's and sons, 1909).

78. Les conflits, les tensions et l'instabilité perdurèrent dans les Grands Lacs jusqu'à la paix de 1701 et même au-delà; Richard White, *op. cit.*, 15. La ligue iroquoise des Cinq-Nations demeura plus solidaire et cette cohésion politique explique sans doute le succès que connurent les Iroquois et l'intérêt que les chercheurs de plusieurs disciplines — ethnologie, anthropologie, histoire — ont manifesté à leur égard depuis plusieurs décennies.

et ces tensions internes, additionnés à la faiblesse et à la division des Français qui circulaient dans les Grands Lacs, ont certes retardé la consolidation de l'alliance franco-amérindienne, comme le souligne White, mais dès les années 1650, les nations algonquiennes des Grands Lacs et les Français désiraient et cherchaient concrètement à développer une alliance solide.

Les épisodes missionnaires, sur lesquels nous possédons une documentation abondante et quasi exclusive, semblent donner une image déformée des relations entre les Français et les Amérindiens, au XVII^e siècle, de même qu'une fausse idée de l'influence réelle que pouvaient exercer les Français sur les communautés autochtones qu'ils fréquentaient. Les Amérindiens ont réagi à leur manière à deux phénomènes très perturbants: a) le choc déstabilisateur des épidémies, que personne n'arrivait à maîtriser, et b) l'apparition d'un nouveau potentiel technologique qu'ils ne pouvaient acquérir qu'à condition de nouer des relations commerciales avec les Européens. Radisson indique plutôt qu'au cours de la seconde moitié du XVII^e siècle, l'influence volontaire, directe des Européens sur les cultures et les communautés amérindiennes fut partielle et progressive, en comparaison des dynamismes proprement amérindiens qui ont guidé l'adaptation aux épidémies, aux nouvelles technologies et aux nouvelles valeurs introduites par les Européens en Amérique.